

et surtout la parabole des Trois compagnons, bien connue elle aussi dans la littérature acétique, indépendamment du *K. Sīlāḥkar*<sup>1</sup>.

Voilà donc pourquoi il me paraît abusif, ou imprudent, de parler d'« histoires bouddhiques inconnues ». Cela pose du reste, d'une façon générale, le problème des origines du *K. Sīlāḥkar*. Il me paraît trop simple d'y voir, comme le font Stern et Walzer, à la suite de Lang<sup>2</sup>, la traduction d'un ouvrage bouddhique, même en supposant un intermédiaire persan. Le texte arabe est certainement la traduction d'un texte (ou de textes) non-arabe(s), mais il reste à démontrer en quelle langue. Or, dans l'état actuel de la documentation, c'est impossible.

Pour l'établissement du texte, Stern et Walzer ont estimé suffisant de se fonder sur quatre sources: deux manuscrits (Manchester 502 et Berlin 2721), la lithographie de Téhéran de 1301, ainsi que la version de Maglioli dans le *Sīḥr al-ṣaḥr*. Cependant, il ne leur aurait pas été difficile, et certainement pas inutile, d'y ajouter les manuscrits de Paris, Dublin et Heidelberg.

Je signale d'abord quelques fautes. En 17,23, il faut écrire non pas علمانه, mais علمانه, qui est la variante indiquée dans l'apparat critique, et qui correspond du reste à la traduction « pages ». En 19,21, الليله doit être corrigé en البلي (« ducay »), comme il est écrit partout ailleurs. En 22,7, il faut lire non pas توه mais توه (« our seeing him »). En 35,8 et 10, non pas برّا, ni بالبرّ, mais بزّا et بالبرّ (« silk clothes »).

En ce qui concerne les variantes possibles ou préférables: en 18,6, au lieu de حين, le Ms. de Paris (P) porte خبر, qui serait peut-être meilleur. En 19,15, au lieu de بالخليل, P indique بالخليلة, qui me paraît s'opposer beaucoup plus logiquement à بالقوة. En 20,20, au lieu de تستحيل (qui est peut-être une faute de texte), il vaudrait mieux lire تستيل, comme l'indiquent P ainsi que Maglioli (M). En 30,7, جبلةهم, traduit par « the noisy (?) crowd », doit être remplacé par جلبةهم (« cris mêlés et confus »), comme le porte M, confirmé par P (جلستهم). En 33, 10 et 34,7, au lieu de أجبّت, P (ainsi que M dans le premier cas) porte أجبّت qui serait peut-être plus normal. En 34,6, au lieu de أن يحبّ la variante أن يحبب (« qu'il dise oui »), signalée par les auteurs en M, et proposée également par P, me paraît bien meilleure. En 36,15, au lieu de قامت, il serait beaucoup plus logique de lire قامت comme l'indique P (l'homme quitte la gél pendant qu'elle dort). Enfin, en 37,2, au lieu de لقيني, la variante لقيت, signalée par les auteurs et confirmée par P, me semble préférable.

La traduction anglaise est excellente. Je n'y relève que deux défauts. En 33,16, من ذهب n'est pas traduit: il faudrait dire « a chest made of gold sealed with gold ». En 36,14-15, je ne comprends pas pourquoi les auteurs traduisent ليس ينام حذراً par « he could not sleep because he felt so worried ». Le sens est bien évidemment: « il ne s'endormit pas par précaution, par prudence » (pour ne pas être dévoré par la gél).

En 22,14-15, les auteurs traduisent العامة et الخاصة comme c'est l'usage courant, par « the common people » et « the elite ». Je ne pense pas que ce soit le sens. J'ai trouvé

1. Cf. *ibid.*, 122-9.

2. Cf. son introduction à *The wisdom of Balāḥar*, Londres 1957, 11-29, ainsi que sa notice de l'*Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., I, 1251-3.

2 arabes  
abbeché!

ARABICA!!

NO DE  
28890

dans la version lamellienne de K. Biloukar deux emplois de ces termes qui indiquent clairement qu'ils opposent le public au particulier, la communauté à l'individu<sup>1</sup>. Il faudrait donc comprendre ainsi: « Il y a dans la porte de tous (علاك العامة) un intérêt plus grand que tu n'espères de récompense dans ton salut personnel (صالح الخاصة) », mais qui est confirmé plus loin (22,30) par l'expression *بنك خاصة*.

Il reste un problème, qui est à la fois d'établissement du texte et de traduction, et qui me demeure insoluble. Il s'agit de la première des trois paroles prophétiques énoncées par le prince-roi, en 22,18. Les auteurs lient: *مَعَادُكُمْ يَتَّقُونَ*, et traduisent: « Beware you will be light. Je me demande d'abord s'il est possible de dire *ma'adikum* au sens de « attention à vous ». *Ma'ad* *ik*, qui est l'expression courante, signifie: « que Dieu me soit un refuge, qu'il me préserve », et non pas: « qu'il fasse attention ». Comme, de l'avis même des auteurs, ces trois paroles résument toute la destinée humaine, je crois qu'il vaudrait mieux lire *مَعَادُكُمْ* (comme l'indique T), au sens de: « votre destination, ce vers quoi vous allez ». Quant au mot qui suit, je ne vois pas quel sera le auteur d'abord à « you will be light: » légère, c'est-à-dire insignifiante, de peu d'importance? ou bien agile (ce qui correspondrait à l'étape de l'enfance et de la jeunesse)? Au lieu de *يَتَّقُونَ*, on pourrait lire *تَجْعَلُونَ* (« vous serez cachés »), mais le sens n'est pas meilleur. L'hypothèse qui me séduit le plus serait de voir, dans les trois paroles de l'oracle, une anticipation des trois maux dont il sera plus tard la découverte: « vous vieillirez, vous vieillirez, vous mourrez ». Mais *وجع* semble exclu, car on ne dit pas (ce qui serait, à la rigueur, une correction possible) *تجمعون*. Peut-être pourrait-on lire, comme c'est, semble-t-il, le cas de M. *تَجْعَلُونَ*, littéralement: « vous serez maltraités, opprimés », mais ce n'est guère satisfaisant. Je ne vois aucune solution.

D. GIMARET

✓ DU B'ISME D'AL-RAQIQ

Dans une note<sup>2</sup> où la pertinence le dispute à l'érudition, M. Talbi a répondu à celle où j'avais affirmé que rien ne permettait de considérer *al-Raqiq* comme un *élite* conventionnel. Je suis heureux de lui avoir fourni l'occasion d'explicitier sa pensée tout en regrettant de ne pouvoir souscrire à toutes ses raisons ni approuver son interprétation de l'histoire des Zérids.

Son argumentation peut se résumer ainsi: l'*élite* parthénoenne était si foncièrement *élite* et les émiré *hâdî* et *al-Mu'izz* b. *hâdî* si fidèles aux Fâtimides que la chronique

1. Cf. lithographie de Bombay 229,15-230,1: *أنه لم يبلغ حاجته في صلاح العامة وأنه لا يظهر له في صلاح الخاصة* et qu'il n'a pas atteint son but touchant le salut public, et qu'il n'a pas été victorieux touchant le salut des particuliers; 247,7-8: *بكينا الخاصة أنفسنا وضحكنا لعامة قومنا* « nous avons pleuré pour nous-mêmes en particulier, et nous avons ri pour notre peuple en général ».

2. *Arabica*, XIX, Br. 1972, fasc. I, 86-96.

ع

d'al-Raḥīq n'a pu qu'être pro-šī'ite. Il aurait d'ailleurs pu faire valoir que celle-ci est bien antérieure à la rupture aīrōdo-fāṭimide.

Il serait fastidieux, voire maladroît, de reprendre un à un tous les points de détail évoqués sur la plupart desquels nous sommes d'ailleurs à peu près d'accord. Que, par exemple, à la suite du meurtre d'Abū 'Alī b. Ḥaldūn, juriste sunnite, ce soit Kairouan et non al-Manṣūriyya qu'on pillé, le texte (qui présente des variantes) permet, en effet, cette interprétation<sup>1</sup>; mais gardons-nous toutefois de grossir démesurément l'épisode. Je m'en tiendrai à quelques remarques.

En tant d'orientaux (maṣūriq) les šī'ites, les Ifriqiyens n'ont certainement jamais pensé les distinguer ethniquement pas plus qu'ils n'ont désigné ainsi les califes fāṭimides, « encombrants » ou non. L'expression n'est jamais employée explicitement à propos des Berbers ṣanhāgiens. Jusqu'à quel point ont-ils été vraiment šī'ites? Toutes les hypothèses sont permises faute de preuves tangibles. Il convient, en outre, de tenir compte de la stratification sociale et du maintien probable en Berbérie orientale, après le départ des Fāṭimides, d'authentiques orientaux šī'ites, sans parler d'Ifriqiyens — non ṣanhāgiens — convertis qui leur étaient assimilés. Les Fāṭimides et leurs partisans et adeptes ont été considérés comme des étrangers par les autochtones sunnites.

En politique, la doctrine officielle est souvent différente, voire à l'opposé, de l'action effectivement menée et, d'une manière générale, l'homme parvient rarement à harmoniser convictions, dires et actes. D'où la possibilité d'un šī'isme officiel et d'une désaffection profonde vis-à-vis de cette hétérodoxie. Les massacres des šī'ites et la rupture avec Le Caire ne paraissent guère explicables autrement que par l'ifriqiyenisation des Zirides amenés à communier dans l'orthodoxie avec leurs sujets mālikites.

Enfin l'histoire fourmille d'exemples de classes dirigeantes aveuglées ayant travaillé — plutôt inconsciemment que par « machiavélisme » qui n'a rien à voir à l'affaire — à leur propre perte oubliant que qui sème le vent, récolte la tempête. Ne voit-on pas le gouverneur de Kairouan, Manṣūr b. Raḥīq — dont le nom n'a rien de ṣanhāgien, notons-le en passant, — faire semblant de calmer l'émotion des sunnites et en fait les exciter et les encourager de son mieux à massacrer les mālikites?

H. R. LANGE